

2017-Proposition finale-Texte-spectacle

Déroulé du spectacle : tableau par tableau [8 tableaux]

ESPACES ET DECORS

DANS LES RUINES + un rideau d'étoiles + un rideau de fleurs + cartons peints pour la parade de cirque + diaporama

DANS L'AUBERGE + Tables avec nappes vichy et chaises, tabourets, pichets, pots de fleurs (Panneaux sur toile)

DANS LES CAVES + instruments de musique fabriqués par les enfants, décors de l'auberge plus sommaires

DANS LA TRANCHEE (Panneaux sur toile)

BRUITAGES

BRUITAGES Tableau n°1 = Moteur des avions – tracts qui tombent du ciel

BRUITAGES Tableau n°2 = Aboiements

BRUITAGES Tableau n°3 = La sirène

BRUITAGES Tableau n°4 = La canonnade – les moteurs des avions – la cloche au feu – la pluie – le vent

(BRUITAGES faits par les enfants = Vent – grêle – pluie et avions)

BRUITAGES Tableau n°5 = Le galop des chevaux

BRUITAGES Tableau n°7 = Le moteur des avions

TABLEAU N°1, devant les ruines et le rideau de fleurs. Seul le rideau est éclairé.

(Dans les ruines. On entend le vrombissement des avions. Les enfants se précipitent pour récupérer les tracts jetés des avions. Pendant qu'un enfant lit un des tracts, les chasseurs cyclistes traversent la scène et se mettent en place pour le « ballet ») **[BRUITAGES = avions – tracts qui tombent du ciel]**

ENFANT 1 *(lisant avec un fort accent germanique. On doit sentir la moquerie et la parodie ; sa voix change à l'énoncé de chacune des parties de la pièce. Les enfants autour de lui sont enthousiastes et applaudissent à chaque changement de voix) :*

Emphatique. **Deutschland uber alles !**

(Se frottant les mains.) Truculent. Cette tragi-comédie sensationnelle est représentée actuellement sur **le théâtre de la Guerre.**

Lyrrique. Prologue : La Carte de Guerre. (Récitatif par M. Bethmann-Hollweg).

Curieux. I^{er} Acte : Guillaume le Pacifique.

Gracieux. II^e Acte : Par le Feu et par l'Eau.

Admiratif. III^e Acte : Retraite sans flambeaux.

Naïf. IV^e Acte : D'Arras à Berlin.

Agressif. V^e Acte : Le poteau d'exécution.

Descriptif. La pièce est assez longue, mais l'intérêt va croissant d'acte en acte. On demande des acteurs et des figurants ; bonnes conditions exigées.

Amical. S'adresser bureau de Recrutement.

Voir avec Adrian : Jeu de scène avec les « tracts » qui tombent du ciel ? – Ballet avec les chasseurs cyclistes ?

ENFANT 2 : Et si nous aussi on faisait notre théâtre de la guerre ?

TOUS : Oh, oui ! Bonne idée !

(Les enfants quittent la scène dans un léger brouhaha. Le ballet avec les bicyclettes débute. Eclairage des ruines et déploiement du rideau de fleurs.)

BALLET + CHANSON : Polin, *Le troupier bicycliste.*

(A la fin du ballet, les chasseurs cyclistes quittent la scène. L'un d'eux décide de s'arrêter et de rebrousser chemin. Il s'assied devant le rideau de fleurs et se met à écrire.)

CHANSON : Boris Vian, *Le déserteur*

(On entend deux coups de feu, le chasseur cycliste s'effondre.)

VOIX OFF : Rimbaud, *Le dormeur du val*

(On entend des voix enfantines, chantant « Ensemble ». Puis entrée en scène du groupe d'enfants. Ils s'arrêtent devant le chasseur cycliste effondré devant les ruines, puis ils emmènent la bicyclette. Emile, un enfant à la traîne, se met à crier.)

CHANSON : *Ensemble*

EMILE : Eh, les gars ! Attendez-moi !

Le rideau se ferme

VOIX OFF : L'idée avait germé, pendant l'année 1915, d'un tract lancé d'un avion ennemi par un pilote farceur à qui la dureté de la guerre et sa longueur commençait à peser...et d'une bicyclette abandonnée par un chasseur cycliste ami qui avait choisi de dire NON à la guerre. Et si les enfants n'avaient saisi ni la portée ironique du tract, ni la portée tragique de la bicyclette, du moins ce tract et cette bicyclette allaient-ils les aider à rester, le temps de la guerre, des enfants qui s'amuse. Nous les retrouvons aujourd'hui, dans les premiers jours du mois d'avril 1917.

(On entend des voix d'enfants chantant Ensemble. Le chant finit par s'interrompre. Le rideau s'ouvre)

TABLEAU N°2, dans les ruines devant le rideau de fleurs, seul éclairé au début du tableau

TOUS LES ENFANTS (*interpellant Constance. C'est la première fois qu'elle apparaît sur scène. Elle est seule et semble chercher quelque chose*) : Oh ! Mais c'est Constance !

ENFANT 1 (Inquiet) : Eh bien Constance !

ENFANT 2 : Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

ENFANT 3 : Ca ne va pas ? Tu es souffrante ?

ENFANT 4 : Oh, toi tu fais ta tête du mauvais pressentiment, quand tu sens la mort planer sur la ville.

CONSTANCE : Oui ! Cela a commencé il y a maintenant une semaine. C'était un dimanche matin, en temps normal j'aurais tardé à me lever, bien au chaud sous les draps et le gros édredon. Maman et papa se seraient levés tôt comme à leur habitude pour servir les premiers clients. Ils auraient préparé le premier repas de la journée, et une bonne odeur de pain chaud m'aurait finalement tirée du lit. Mais, aujourd'hui, c'est la guerre. Alors, le temps de la douceur de vivre est bien fini et celui de l'insouciance, aussi !

(Les enfants, avec tristesse et résignation)

ENFANT 5 : Oui, c'est la guerre ! La triste guerre !

ENFANT 6 : Celle qui nous rend triste !

ENFANT 7 : Celle qui nous effraie !

ENFANT 8 : Celle qui nous prend nos papa, nos oncles, nos cousins...

ENFANT 9 : Nos amis aussi, les enfants de notre âge. Il ne faut pas toujours être vieux pour mourir de la guerre !

ENFANT 10 : Celle qui déverse ses milliers de bombes sur notre ville et nos villages, là, tout autour.

CONSTANCE : Quand je me suis levée ce matin, la première chose que j'ai entendue, ç'a été une bombe ! Des relents de gaz et de poussière sont entrés par la fenêtre. J'ai eu très peur ! Et ça m'a fait tousser, tousser. D'ailleurs je tousse encore ! Vous entendez ? *(Elle tousse doucement)*

(Les enfants se laissant peu à peu envahir par la colère)

ENFANT 11 : La guerre, elle nous prive de toutes les petites gâteries de nos grands-pères et nos grands-mères. Quel plaisir ils avaient à nous offrir, au cours du repas dominical, ou bien le soir, après l'école, des cœurs d'Arras en chocolat !

ENFANT 12 : Aujourd'hui, nous ne mangeons plus que des biscuits secs...Quelle injustice !

ENFANT 1 : Et le pot de margarine qui dort dans le placard...parce qu'il ne faut pas gaspiller et qu'il n'y a plus de beurre ! Quel supplice !

ENFANT 2 : Plus la peine de songer à des œufs ou à de la farine...*(Alléché)* Adieu les crêpes bien chaudes, saupoudrées de sucre blanc...Quel crime !

ENFANT 3 *(lui aussi alléché)* : Adieu les gaufres dorées et croustillantes qui s'alourdissent sous les cuillérées de confiture ! Quelle pénitence !

ENFANT 4 (Déconfit) : La confiture ? C'est même plus la peine d'y songer ! Les arbres sont tombés sous les bombes ! Arrachés, les arbres fruitiers ! Explosés...

ENFANT 5 : Les vergers ? Tous anéantis !

ENFANT 6 : Les jardins ? Eventrés !

CONTANCE : Et notre ville ? Vous avez vu ce qu'ils en ont fait ?

ENFANT 7 *(se tournant vers les ruines qui s'éclairent peu à peu)* : Un tas de ruines, notre ville !

ENFANT 8 : Détruite ! Anéantie !

ENFANT 9 : Les maisons ? Comme les jardins...Eventrées ! Les prières que leurs occupants envoyaient chaque soir en cachette au Bon Dieu pour qu'elles soient épargnées n'y auront pas suffi !

ENFANT 10 : Les commerces ? Comme les arbres fruitiers...Explosés !

ENFANT 11 : Des petits commerces autour des places, il ne reste que les charpentes de bois des toitures détruites. Seuls quelques murs de pierres tentent encore de résister aux bombardements. Mais, malheureusement, ils ne résisteront plus longtemps...on le voit bien.

ENFANT 12 : C'est monstrueux !

ENFANT 1 (impressionné) : Et les places ? Cabossées, bourrelées, massacrées... comme dans un jeu de quilles...

ENFANT 2 : Mises à terre les places !

ENFANT 3 : Balayées...rayées du monde ! C'est monstrueux ! *(Impressionné lui aussi)* On ne les reconnaît même plus ! Avant, de grands et hauts immeubles surplombaient les petits commerces. Ils masquaient parfois la lumière. Maintenant, le ciel est à découvert.

ENFANT 4 : Et les rues ? Cabossées, sales et boueuses. Les bombes y ont creusé des trous énormes...Alors, leur guerre ? On la leur laisse ! On n'en veut pas !

TOUS LES ENFANTS : On n'en veut pas !

EMILE *(Hurlant)* : NON ! On n'en veut pas... *(Au bord des larmes)* On n'a pas le droit d'faire ça à un enfant !

(Deux ou trois enfants entourent Emile et tentent de le reconforter. Les enfants s'assoient devant les ruines rideau de fleurs. Constance écrit une lettre à son papa, soldat sur le front, certains enfants chantent, d'autres se prennent la tête dans les mains)

VOIX OFF :

Mon petit papa,

je ne devrais pas te le dire pour ne pas t'inquiéter mais, le soir, dans mon lit je pleure. Je pleure pour toi petit père. Je pleure pour ma ville tant aimée. Je pleure pour Marcel et sa maison détruite. Je pleure pour Emile et son papa, mort à la guerre. Je pleure pour maman à qui tu manques tant (*Elle fredonne Dis, quand reviendras-tu ?*) Je pleure pour tous les pères et tous les fils partis à la guerre !!! Heureusement, maman sait toujours trouver les mots pour sécher mes larmes. Elle sait toujours trouver les mots pour m'expliquer que ça va passer...qu'il faut garder espoir parce que, sans ça, la vie, elle serait triste... Même si je sais bien qu'elle pleure elle aussi parfois, maman ! Mais, chut, il ne faut pas le dire ! Pour ne pas t'inquiéter, petit père...

CHANSON : *Imagine*

CONSTANCE (*Se relevant, sur un ton enjoué*) : Et si on partait tous en promenade, du côté de Château Rouge en bord de Scarpe, histoire de passer le temps. Histoire de dire bonjour à mon ami le docteur et à mon ami l'artiste peintre. Histoire de leur montrer que finalement leur guerre, elle ne nous fait pas peur, et qu'elle ne nous empêchera de vivre...Vivre comme des enfants !

ENFANT 1 (*Soupirant*) : Vivre comme des enfants, tu dis ? Ca fait des mois que nous n'avons plus d'école. Un enfant ça devrait pouvoir écrire dans ses cahiers et balader ses yeux dans les livres... Mais notre instituteur, il est parti à la guerre !

ENFANT 2 (*Avec tristesse*) : Peut-être qu'il est mort...

ENFANT 03 (*Avec rudesse*) : Dis pas ça ! (*Se radoucissant*) Ca porte malheur !

CONSTANCE (*avec mélancolie*) : Eh bien, dirigeons-nous vers la rue de la Gouvernance, celle par laquelle nous passions habituellement pour entrer dans notre école. Ca nous fera « beau souvenir ».

ENFANT 4 (*Une petite fille émerveillée*) : Vous vous souvenez des belles vitrines devant lesquelles on pouvait passer des heures, au retour de la classe, à regarder les jolies poupées ?

ENFANT 5 : Et les trains miniatures ! (*dépité*) Mais aujourd'hui les vitrines des boutiques, elles sont fermées ou détruites par les bombardements successifs, incessants. On ne trouve plus un seul jouet à acheter pour remplacer ceux que les bombes nous ont pris ! Et tu voudrais que l'on vive comme des enfants !

ENFANT 6 : Il a raison, Constance ! Il va falloir te montrer convaincante si tu veux que l'on te suive tous !

CONSTANCE (*qui a retrouvé le sourire, sur un ton enjoué, les yeux levés vers le ciel, comme en extase*) : Faites-moi confiance ! Je vous promets des journées enfantines à n'en plus finir, des jours de bonheur au bord de l'eau loin des bruits de la guerre, loin des pleurs des femmes et des cris des

blessés, loin des pas des soldats qu'on mène à l'abattoir. On n'est pas comme les grands, nous ! On a le droit de désobéir ! Si on n'est pas désobéissant à notre âge, alors on ne le s'ra jamais... JA...MAIS !

(Emile s'approche. Il pousse sa bicyclette...)

ENFANT 07 : Elle a raison ! Moi j'en suis Constance ! Je pars avec toi !

ENFANT 8 : Moi aussi...

TOUS LES ENFANTS : Moi...moi...moi...aussi !

CONSTANCE : Alors, rejoignez-moi tous demain à l'auberge ! *(Sur un ton mystérieux)* Je vous réserve une petite surprise !

ENFANT 9 (Taquin) : Et puis quand on sera fatigué, Emile pourra nous monter sur le guidon ou le porte-bagage ! Elle nous a tout pris la guerre mais elle nous a quand même donné une bicyclette ! Hein Emile !

(Emile, les rejoint sur une bicyclette trop grande pour lui. Il tient le guidon d'une main et dans l'autre il tient une trompette. Il souffle et peine à avancer. Tous les enfants s'éloignent en chantant «Imagine». Emile tente de les suivre en criant...)

EMILE (Mécontent) : Eh, les gars ! Attendez-moi !

TOUS : Allez Emile ! Fais pas ta tête des mauvais jours !

ENFANT 10 : Ne rechigne pas !

ENFANT 11 : Et pédale !

(Le rideau se ferme sur les rires des enfants qui s'éloignent...)

CHANSON : *Imagine*

TABLEAU N°3, dans l'auberge qui va s'éclairer peu à peu

(Dans l'auberge plongée dans la pénombre, les enfants qui ont rejoint Constance vont présenter les adultes attablés. Les projecteurs éclaireront un à un les visages. La scène se joue comme un théâtre d'automates qui se mettraient peu à peu en mouvements.)

CONSTANCE (*rejointe par la troupe des enfants*) : Chut ! Faites attention à ne rien bousculer ! Il ne faut pas qu'on nous voie ! (*On entend tomber un objet*)

ENFANT 1: Mais qu'est-ce que tu veux faire ? On n'y voit rien !

CONSTANCE : Chuuuuuuuuuuuuut ! Vous n'entendez pas chanter ? C'est maman qui écrit à papa.
[Eclairage visage]

(La lumière éclaire un premier visage. Une femme est en train d'écrire. On l'entend fredonner « Dis, quand reviendras-tu ? »)

CONSTANCE : Vous voyez, là-bas, dans le fond de la pièce ?

ENFANT 2 (*s'avançant et montant sur la pointe des pieds*) : Non, je ne vois rien...C'est quoi ?

CONSTANCE : Ce sont des instruments de musique que nous avons fabriqués avec Emile ! Ils sont tous alignés dans le fond de la pièce, contre le mur, sous la fenêtre. Vous ne les voyez pas ?

ENFANT 3 : Ah, oui...je les distingue à peine !

ENFANT 4 : Oui, moi aussi, je les aperçois maintenant !

ENFANTS 5-6-7 (*Emerveillés*) : Wouah !

CONSTANCE : On va donner un spectacle d'enfer dans les ruines...histoire de les réveiller un peu !

ENFANT 8 (*Il chuchote*) : Ca ne va pas être facile pour aller les récupérer. Comment va-t-on faire pour ne pas se faire voir ?

CHANSON N° : *Rendez-nous la lumière (Refrain)*

(Les enfants parlent à voix chuchotée)

ENFANT 9 : Là-bas, assis seul à sa table, c'est qui ? Il a l'air très sérieux, absorbé par son travail...

ENFANT 10 (*dans un souffle*) : Jules Mathon. (*L'enfant se retourne, parlant plus fort*) C'est Jules Mathon, un fonctionnaire aux contributions indirectes qui, avant la guerre, dirigeait l'entrepôt des tabacs d'Arras. [Eclairage sur Jules Mathon]

CONSTANCE : Il n'a qu'un souci en tête, rédiger un journal extrêmement détaillé de la vie quotidienne dans Arras depuis que la guerre a commencé. C'est maman qui me l'a dit. Même s'il lui faudra écrire 1000 pages. Pour chaque jour, il note méticuleusement la météo...

UN ENFANT 11 (*Pour lui-même*) : 1000 pages !

CONSTANCE : Le nombre d'obus tombés, l'heure de leur chute, et la localisation précise en ville...

JULES MATHON (*Relevant la tête et s'arrêtant d'écrire*) : Le nombre et le nom des victimes, aussi...Mais pas seulement, les enfants ! Je veux faire de mon crayon un (*détachant chacune des syllabes*) AC...CU...SA...TEUR ! (*D'une voix de plus en plus forte*) Je veux qu'il dénonce les officiers incapables...Je veux qu'il dénonce les soldats ivrognes...Eh, oui ! Ils ne sont pas tous gentils, nos soldats ! Il faut bien le reconnaître aussi parfois ! Hélas ! Heureusement, ils ne sont pas majoritaires ! (*Criant presque*) : Je veux qu'il dénonce (*insistant*) TOUS les pillards ! (*Puis se radoucissant, il explique aux enfants rassemblés dans l'auberge*) : Reconnaissez que les gens ont tendance à oublier le passé. Ils regardent toujours vers l'avenir mais ils oublient le passé. J'ai pour projet, avec ces cahiers que je remplis au jour le jour, d'aider les hommes, après la guerre, à ne pas oublier les événements importants de leur Histoire... (*Insistant*) « Notre Histoire à tous », la vraie, celle des hommes.

(*On voit Emile s'approcher du général et tenter de lui montrer un dessin. Le général le rabroue. Il se rapproche des instruments de musique. Les enfants tentent de le rappeler*)

TOUS LES ENFANTS : Emile, Emile...reviens !

ENFANT 12 (*Désignant l'homme attablé, vêtu en militaire.*) Et celui qui envoie balader Emile, c'est qui ?

CONSTANCE (*sur le ton de l'évidence*) : Le général ! **[Eclairage sur le général]**

ENFANT 01 : Le général ? Ce bon vivant qui marche hautainement...en tenant sa volumineuse bedaine, toujours remplie d'un bon coq au vin ? (*On le voit justement se lever et faire le tour de la table puis se rasseoir*)

CONSTANCE : (*Avec noblesse*) Celui-là même, les amis !

ENFANT 6 : Celui qui aime manger et boire et qui a dit un jour à un commerçant de la ville que les Arrageois pouvaient bien se contenter... de pain et d'eau ?

CONSTANCE : Celui-là même !

ENFANT 7 : Celui qui a les doigts gonflés par la goutte, et qui déteste quand l'accordéoniste balade avec habileté ses mains sur l'instrument ? **[Eclairage sur l'accordéoniste]** (*On entend quelques notes sortir de l'accordéon*)

CONSTANCE : Celui-là même ! C'est vrai, quand vous l'entendez grogner c'est parce que la douleur le ronge de l'intérieur et qu'elle lui est devenue insupportable...Alors dans ces moments-là, l'accordéoniste, il aime pas trop ! (*Elle se met à rire*)

ENFANT 8-9-10 : Chuuuuuuuuut !

UN ENFANT 11 : Celui qui, comme aujourd'hui encore, n'abandonne jamais son cigare ?

CONSTANCE : (*Avec noblesse*) Celui-là même ! Vous n'allez pas tarder à remarquer la manie qu'il a de le garder dans la bouche quand il parle ! (*Avec sérieux*) Sûrement à cause de la goutte... (*On l'entend grommeler quelques mots inaudibles à l'adresse de l'accordéoniste, le cigare au bord des lèvres*)

ENFANT 12 : Celui qui boit de tout son saoul en cachette de l'aubergiste et qui a la réputation de ne pas aimer parler aux enfants ?

CONSTANCE : *(Avec noblesse)* Celui-là même ! *(Cherchant à faire deviner le nom)* J'ai nommé...Le... Le... Le général... Le général de... ? Vignacourt !

ENFANT 1 : Vous avez vu avec quelle autorité il a envoyé promener Emile lorsqu'il lui a montré le dessin qu'il voulait offrir à sa mère ?

CONSTANCE : *(En appuyant sur les mots)* C'est LE GENERAL quand même ! On ne le dérange pas comme ça !

(Les enfants tentent de pénétrer dans la pièce et de se diriger vers la sortie sans se faire remarquer)

LE GENERAL BOUGON *(qui a pour habitude de rouler les yeux comme il roule les « R », de sa grosse voix mal aimable, se dresse de sa chaise)* : Halte là ! Vous allez où comme ça ? Vous voulez sortir ? Vous êtes fous ! Vous ne pourrez pas passer sur les places car il y a dépôt de bombes ! Alors, soit vous êtes intelligents, tenez à la vie et déguerpissez tout de suite, soit vous êtes stupides, vous y allez quand même et vous explosez en une fraction de seconde ! Vous m'avez bien compris ? Dégagez le passage !

LES ENFANTS *(Reculant et se moquant de lui en imitant sa voix)* : Vous m'avez bien compris ?

ENFANT 2 *(s'adressant à Constance)* : Tu nous avais pas dit qu'en plus de sa bedaine gonflée au coq au vin, ses doigts par la goutte, et son cigare toujours aux bords des lèvres, il roulait les yeux et il roulait les « R »...le général ! *(Rires)*

(Une arrageoise en colère entre bruyamment. Elle porte une tenue d'infirmière. C'est une femme de caractère. Les enfants reculent plus encore.)

L'INFIRMIERE *(agacée et en colère)* : J'espère que j'aurai plus de chance ici ! Rien, il ne reste rien dans les deux ou trois commerces qui tiennent encore debout ! Et personne sur le marché...hormis une ridicule bonne femme avec un chariot vide ! Personne je vous dis ! Pas un chien ! Qu'est-ce que je vais donner à manger à ces pauvres soldats blessés qu'on nous a encore amenés ce matin, à l'ancien collège Saint Joseph, devenu aujourd'hui un hôpital ?

(On entend un chien aboyer. Tous se figent, attentifs, comme aux aguets...)

LA MERE DE CONSTANCE *(impassible, relevant la tête)* : **C'est sans doute encore l'huissier de Monsieur...qui creuse la terre au fond du jardin pour enterrer son or.** Ne craignez rien, les enfants.

LE MAIRE *(Il porte son écharpe tricolore et un chapeau haut de forme. Il s'adresse à l'infirmière avec tristesse et nostalgie)* : Il fut un temps où elle était belle notre ville, où elle était animée...et pas seulement les jours de marché ! Avec plus de 26000 habitants au début de la guerre, elle en comptait moins de 4000 en novembre de la même année. Un an plus tard, malgré les combats, 1200 civils continuaient à vivre dans les ruines, sous les bombardements, au péril de leur vie ! *(Avec tristesse et résignation)* Vous verrez que d'ici quelques mois, nous serons...quoi...300...400...à demeurer en ville.
[Eclairage sur le maire]

JULES MATHON (*avec un geste de désolation, s'excusant presque*) : Entre chaque bombardement, la vie quotidienne s'est organisée tant bien que mal quand même ! (*Silence. On entend la mère de Constance fredonner « Dis, quand reviendras-tu ? »*)

MERE DE CONSTANCE : (*se retournant*) : Il faut reconnaître que pour trouver de quoi se nourrir ça devient de plus en plus difficile ! J'ai vu des femmes dans une boulangerie se battre pour avoir du pain...

MERE D'EMILE (*occupée à tricoter se retourne*) : Noir...Tu devrais ajouter « noir »...du pain noir ! Faute de farine, les boulangers ne peuvent plus fournir le pain blanc...On doit se contenter du pain militaire ! **[Eclairage sur la MERE D'EMILE]**

LE MAIRE : Les rares commerçants qui sont restés ici font ce qu'ils peuvent...et ce n'est pas facile tous les jours ! Ils doivent faire face aux pénuries en tous genres. Ils doivent affronter le mécontentement de la population. Heureusement, beaucoup comprennent que la vie sous les bombes, c'est dur pour tout le monde ! Et si trouver de quoi manger, c'est difficile...et bien trouver de quoi s'occuper, c'est difficile aussi...

LA MERE D'EMILE (*Avec résignation*) : Les hommes et les femmes s'occupent comme ils peuvent...

L'INFIRMIERE (*Dans un soupir*) : En effet, vous avez raison. Si je ne restais pas chaque jour au chevet des blessés soignés dans l'ancien collège Saint Joseph, les journées sans mes fils et mon mari auprès de moi, me paraîtraient bien longues !

LE MAIRE (*Il regarde avec tendresse le dessin que lui montre Emile. Il lui passe la main dans les cheveux et invite les enfants à entrer*)... Eux aussi pourraient trouver le temps long et pourtant les quelques enfants encore présents dans la ville ne manquent jamais de nous surprendre... On ne les entend jamais se plaindre et ils trouvent toujours à s'occuper ! (*S'adressant au client en colère*) Il faut savoir la regarder notre ville ! Au-delà de ses ruines, elle a su garder ses trésors. Les enfants m'en rapportent chaque jour ! Tenez, ce matin encore...ils m'ont apporté, devinez quoi... (*Heureux et attendri*) un pétale de fleur ! (*Il montre le pétale qui passe de main en main. Les enfants s'extasient. Les adultes sont moins convaincus par le caractère exceptionnel du pétale de fleur*)

L'INFIRMIERE (*Agacée*) : Et je fais quoi d'un pétale de fleur à l'hôpital ? J'ai besoin de compresses, de lits, de matelas, de draps, de couvertures, de nourriture pour prendre en charge les blessés qu'on nous amène chaque jour et qu'on nous amènera encore ! Un pétale de fleur ! Si encore j'avais le bouquet !

JULES MATHON : (*dans un soupir*) : On a beau dire, M. Le maire, mais les journées sont longues pour ceux qui restent ! Tenez, moi, si je n'avais pas tous ces cahiers à remplir...qu'est-ce que je ferais de ces longues heures qui n'en finissent pas ?

LA MERE DE CONSTANCE : Faites comme le vieil Auguste **[Eclairage sur le vieil Auguste]**...il ne s'ennuie jamais, lui au moins...toujours occupé à réparer ce qui peut l'être. (*On le voit occupé à réparer un vieux moulin à café et redonner forme à des fourchettes et des cuillères déformées pendant les bombardements*). (*Elle se tourne vers la coulisse*) Alors, cette tournée Père François...elle a été bonne ?

LE PERE FRANCOIS (*Appuyé sur son bâton, le Père François entre dans l'auberge et dépose quelques objets sur la table où travaille le vieil Auguste. L'auberge est désormais entièrement éclairée. On entend jouer l'accordéoniste. On voit deux jeunes hommes jouer aux cartes. Les enfants se rapprochent des instruments de musique ou sortent des billes de leurs poches.*) : Oh, ne m'en parlez pas ! Avec tous ces soulards et tous ces pillards qui tournent en ville, surveiller les maisons abandonnées n'est pas de tout repos !

L'HOMME AU BRASSARD (*Il porte un brassard de la Croix Rouge au bras droit. Il joue aux cartes.*) : Eh bien moi, puisque la guerre n'a pas voulu de moi...à cause de mes pieds plats...j'aide au transport des blessés. Et croyez-moi, il y en a ! Les pauvres ! Ils attendent parfois des heures pour être relevés et puis évacués vers des hôpitaux de fortune. Ce matin encore j'ai déposé à Saint Joseph 3 soldats blessés par des obus asphyxiants. C'est ma façon à moi de faire la guerre. (*Dans un rire*) Au lieu de tuer les hommes, j'aide à les maintenir en vie ! (*Rires à nouveau*)

L'INFIRMIERE : C'est pour ces trois-là que j'étais en quête de lait. Pour les apaiser un peu et adoucir leurs souffrances.

SOLDAT ECLOPE (*jouant aux cartes*) : Moi, j'ai perdu un bras dans les premiers mois de la guerre...et puis ensuite j'ai été réformé...J'ai vu trop de souffrance autour moi pour rester à attendre ici, sans rien faire. Alors dès qu'un incendie dû aux bombardements se déclare, je cours aider pour l'éteindre. J'ai perdu un bras mais je peux encore courir ! Et puis, si j'ai perdu un bras, il m'en reste un aussi...et qui peut servir ! (*Dans un rire*) Alors, avouez, ce serait bien bête de s'en priver, non !

LE PERE FRANCOIS (*appuyé sur son bâton, s'adresse à la mère de Constance*) : Et vous ma brave Eugénie, vous ne restez jamais les bras croisés ! Toujours occupée à servir les clients et à courir à droite et à gauche...On ne vous voit jamais assise...sauf pour écrire à votre mari sa lettre quotidienne !

LA MERE DE CONSTANCE : C'est ma façon à moi de ne pas toujours penser à mon pauvre mari parti combattre sur le front et à mon pauvre frère, le père du petit Emile, qui ne reviendra pas ! Il est mort en héros, devant Douaumont. Ca fait maintenant un an ! Toutes ces misères ! Il y a de quoi vous déranger la tête (*se tournant vers Emma, la mère d'Emile, sa belle-sœur, occupée à tricoter et dont le mari est mort à la guerre*). Hein, « Emma » ! Heureusement qu'on est encore utile !

LA MERE D'EMILE (*Elle a posé ses aiguilles à tricoter dans un panier en osier. Elle tient désormais dans les mains une pelote de laine qu'elle enroule*) : Oh, oui ! S'il n'y avait pas les valises de vêtements à préparer pour la famille exilée à Berck ou les tricots pour les soldats envoyés sur le front, on n'aurait que notre misère et nos peines à penser et ça nous déprimerait !

L'INFIRMIERE (*toujours en colère*) : Et nos maisons ! Vous avez vu dans quel état elles sont nos maisons ? (*Sa colère va crescendo*) On vit dans les rez de chaussée parce que c'est plus sûr...et on dort sur des matelas installés à même le sol...même les blessés ! On doit parfois les coucher sur des matelas posés sur les planchers glacés des dortoirs de Saint Joseph. C'est une honte !

LA MERE D'EMILE : La nuit, quand les bombes pleuvent sur la ville, il m'est arrivé de faire dormir ma famille et des voisins apeurés, à moitié déshabillés, dans les couloirs ! Oui...Dans les couloirs...Parce que les murs rapprochés, et bien ça forme comme une tranchée ! Alors, comme ça, on se sent plus en sécurité.

LA MERE DE CONSTANCE : Et encore les rez de chaussées...les couloirs...tout ça, ça reste nos maisons ! Mais parfois on doit vivre dans les caves ! Terrés comme des rats ! Vous devriez aussi l'écrire ça, M. Mathon, dans vos cahiers ! (*L'accordéoniste joue quelques notes. Les enfants chantent « Rendez-nous la lumière »*)

CHANSON : *Rendez-nous la lumière*

MONSIEUR MATHON : Heureusement qu'elles sont là, les caves quand même ! On peut s'y mettre à l'abri quand les bombardements deviennent trop intenses ou qu'ils sont trop rapprochés !

LE MAIRE : Au début de l'année quand on prévoyait une grande affluence de troupes, les soldats étaient logés, malgré les bombardements continuels, au premier, voire même au deuxième étage des maisons dévastées...

LE GENERAL (*roulant le R et les yeux*) : Des maisons, parfois sans toiture !

MONSIEUR MATHON : Pour l'organisation de la vie quotidienne, reconnaissez-le, il est quand même bien commode le monde des souterrains ! (*Interrogeant les enfants rassemblés autour de lui*) Pour aller prier à la chapelle ? Hein, les enfants ? Je vous demande un peu...

LES ENFANTS : Direction les caves !

MONSIEUR MATHON (*Interrogeant toujours les enfants rassemblés autour de lui*) : Pour gagner la poste et envoyer des lettres à nos chers soldats...ou à la famille réfugiée à Berck...hein, je vous demande un peu ?

LES ENFANTS : Direction les caves du Palais Saint Vaast...ou celles du théâtre !

JOURNALISTE DU LION D'ARRAS (*Ecrivant pour le N° 49 du Lion d'Arras, il relève la tête et s'adresse à l'assemblée, comme si de rien n'était*) : Vous en aviez entendu parler de la création de ce petit métropolitain à voie étroite qui permettait le ravitaillement des tranchées et l'avance des réserves sans crainte de projectiles plus monstrueux ?

LES AUTRES (*d'un air absent, sans finalement trop prêté attention à ce qui se dit*) : Non, non...

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS (*Attablé devant sa machine à écrire, il se retourne et dans un éclat de rire*) : Sans doute un coup de ciseau d'Anastasie...Si tu comptes sur elle pour être informé, en temps et en heure, tu peux toujours courir ! On la connaît bien, nous, Anastasie, au Lion d'Arras ! (*On entend une sirène. Il se lève, ramasse ses affaires et se prépare à sortir pour gagner les caves*)

[BRUITAGES = la sirène]

(L'homme au brassard, qui était sorti, entre précipitamment et donne l'ordre de gagner les caves)

L'HOMME AU BRASSARD : Aux abris ! Vite !

LA MERE D'EMILE (*rassemblant ses affaires*) : Prenez de quoi jouer les enfants...l'alerte risque de durer !

LA MERE DE CONSTANCE : Et le temps est long dans les caves...

L'INFIRMIERE (poussée vers la coulisse par l'homme au brassard) : Mais je dois rejoindre mes chers blessés, moi !

(Les enfants se regroupent et tiennent conciliabule. Puis, ils suivent malgré eux. Ils emportent les instruments de musique fabriqués par Constance et Emile. Emile relève sa bicyclette, sa trompette dans l'autre main)

EMILE : Hé, les gars ! Attendez-moi !

(Tous quittent la scène, un à un)

JULES MATHON *(il précèdera le maire en quittant la scène ; s'adressant au public)*: Nos désirs, nos rêves, depuis trente mois, ce n'est pas de ne plus être bombardés... *(Il baisse le bras dans un geste d'impuissance)* Nous attendons plus...et mieux !

LE MAIRE *(il quittera la scène le dernier, se tournant vers le public)* : Oui ! Nous attendons plus et mieux ! Nous attendons *(il ouvre les bras et parle avec force)* « la délivrance par la victoire »...

(Le rideau se ferme sur l'auberge. Les enfants chantent « Rendez-nous la lumière »)

CHANSON : *Rendez-nous la lumière*

TABLEAU N°4, dans les caves faiblement éclairées

(Le rideau s'ouvre sur les caves. La lumière est faible. Chacun des personnages a conservé son occupation de l'auberge. Les enfants jouent aux billes, dominos... Emile traverse la scène sur sa bicyclette ; il chante « La victoire en chantant » puis souffle dans sa trompette ; sa mère inquiète crie son prénom)

CHANT : La victoire en chantant

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS *(convaincu)* : Je suis d'accord avec vous, messieurs. *(Il se lève)*
« Arras a mérité plus et mieux » ! Elle a mérité d'être témoin du... *(Il appuie sur le mot) châtimement* »...
(Il poursuit, théâtral) : Le jour en est venu, les amis. Au moment où, dans la cave qui nous sert d'abri, sous une maison qui tient encore à peine debout, nous recopions pour l'envoyer à l'imprimerie la première partie du grand article «**Au jour le jour**», nous ignorons encore quelles seront l'importance et la portée de la victoire. *(Il se rassoit)*

JOURNALISTE DU LION D'ARRAS *(Il se lève et s'adressant aux enfants, sur un ton professoral)* : Dans notre dernier numéro du *Lion d'Arras*, nous avons achevé la journée du 2 avril par une longue lignée de points ; ce n'était pas une fin, les enfants... C'était une interruption... Nous nous inclinions devant le devoir du silence. Aujourd'hui, nous pouvons poursuivre... *(Il se rassoit. Tout en écrivant, il parle en détachant les syllabes)* **Lundi 2 Avril 1917** *(Plus fort)* Suite... La population est invitée par la police qui répond ainsi aux ordres de la Place à quitter Arras.

(Le rideau se ferme)

(A nouveau, il s'ouvre sur les caves. Emile traverse la scène sur sa bicyclette ; il chante « La victoire en chantant » ; sa mère inquiète crie son prénom)

CHANT : La victoire en chantant

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS *(A sa table, écrivant et détachant les syllabes)* : **Mardi 3 avril 1917.** Matinée agitée, chacun met sa cave en état et se hâte, pour les derniers préparatifs.

LE GENERAL *(toujours roulant les R et ses yeux)* : On ne sait pas avec certitude la date de l'offensive qui semble fixée à samedi, mais la préparation de l'artillerie est imminente.

L'HOMME AU BRASSARD : Les sacs s'accumulent aux soupiraux des caves; tous les soldats sont sous les armes et les agents de police, ont colporté un nouvel ordre de la Place : *La population est invitée à ne plus quitter les habitations après 11 heures du matin.*

LA MERE D'EMILE : Vous avez entendu les enfants ? La population ne peut plus quitter les habitations après 11 heures du matin.

UN ENFANT 1 *(Il tient un instrument de musique dans les mains)* : Zut !

EMILE *(Il souffle dans sa trompette)* : Flûte !

UN ENFANT 2 : C'est plutôt mal parti...

LE GENERAL : Hum ! Depuis le début de l'après-midi l'artillerie manifeste une activité, comment dire ? Très anormale. Vous entendez comme moi la canonnade ? (*On entend un roulement sourd...Tous tendent l'oreille. Un enfant imite le roulement sur son tambour*) [**Bruitage = La canonnade**]

Le rideau se ferme

(A nouveau le rideau s'ouvre sur les caves. Emile traverse la scène sur sa bicyclette ; il chante « La victoire en chantant » ; sa mère inquiète crie son prénom)

CHANT : *La victoire en chantant*

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS (*A sa table, écrivant et détachant les syllabes*) : **Mercredi 4 avril.** Depuis la première heure, canonnade intense. (*Il passe une feuille par-dessus la table*)

UN JOURNALISTE DU LION D'ARRAS (*Prenant le relai, écrivant et détachant les syllabes*) : L'auto-postale, qui n'était pas venue depuis trois jours, arrive ce matin. Il pleut. (*On entend les gouttes de la pluie*)

LE GENERAL : Mais les avions anglais n'en montent pas moins la garde au-dessus de nos batteries !

L'HOMME AU BRASSARD (*descendant les marches, arrive affolé ; il est essoufflé*) : On signale de nombreuses victimes; parmi elles, Madame Geffroy, tuée à son domicile ; un ouvrier d'Achicourt : blessé ; un facteur, M. Delobel qui, en dépit du bombardement, achevait sa tournée : blessé lui aussi.

L'INFIRMIERE : Le devoir m'appelle. J'y vais ! (*Elle quitte la scène*) Et cette fois, ce ne sont pas les interdits de la Place qui vont me retenir ici !

LES ENFANTS (*criant*) : On avait dit, « PERSONNE NE SORT » !

Le rideau se ferme

(A nouveau il s'ouvre sur les caves. Emile traverse la scène sur sa bicyclette ; il chante « La victoire en chantant » ; sa mère inquiète crie son prénom.)

CHANT : *La victoire en chantant*

UN JOURNALISTE DU LION D'ARRAS (*A sa table, écrivant et détachant les syllabes*) : **Jeudi-Saint 5 Avril.** Cette nuit, la canonnade a continué presque sans interruption. A la première heure, elle a repris avec plus de force qu'hier ; elle se prolonge vers le nord.

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS (*A sa table, prenant le relai, écrivant et détachant les syllabes*) : Plus au nord encore, c'est un grondement ininterrompu. A divers moments des obus allemands tombent sur la ville...

LE SOLDAT ECLOPE : Plusieurs calibres, mais surtout des 77 fusants. Ce matin, les Boches nous ont expédié des obus asphyxiants. On signale naturellement quelques victimes. (*S'adressant au journaliste*) Ca aussi, il faut l'écrire !

LE GENERAL (*sortant de sa torpeur*) : Je suis allé dans la ville tôt ce matin, malgré les interdits de la place.

LES ENFANTS (*criant*) : On avait dit « PERSONNE NE SORT » !

LE GENERAL (*Mécontent*) : Mais, je suis le général quand même ! (*Reprenant le fils de son discours*) J'y ai croisé un gars. Eh bien, vous me croirez si vous voulez ! Il me disait que notre artillerie ne rencontre aucune résistance dans les tranchées allemandes de Tilloy et de St-Laurent ! Ca sent la fin, c'est une certitude désormais ?

MONSIEUR MATHON (*Dubitatif*) : Ca sent la fin ? Dans la matinée, le temps s'est mis au beau. Notre artillerie en a profité pour prolonger son concert pendant plusieurs heures ! Vous trouvez que ça sent la fin, ça ?

CONSTANCE (*Chuchotant*) : Mais oui, c'est ça ! Donnons un concert dans les caves !

EMILE : Bonne idée ! (*Il souffle dans sa trompette*)

LE SOLDAT ECLOPE (*Avec force*) : Vous avez raison Monsieur Mathon ! Et les Allemands de leur côté, ils continuent à nous bombarder avec des obus de gros calibres comme des 150 ; c'est moins violent qu'hier, sans doute, mais la bataille, elle continue !

L'INFIRMIERE (*qui entre temps a été ramenée dans la cave par l'homme au brassard*) : Et les hommes, eux, ils continuent à mourir ! Je n'ai pas eu votre chance, moi, mon Général ! J'ai été refoulée ! Ordre de la Place ! Ma tenue d'infirmière n'a pas été suffisante...on m'a même suspectée d'être une espionne...On aura tout entendu dans cette guerre !

(Arrivent quatre prisonniers qui en portent un cinquième blessé. Les femmes s'empressent autour d'eux ; elles leur apportent à boire ; l'infirmière pansent les plus atteints)

MONSIEUR MATHON (*regardant par le soupirail*) : Le ciel est parfaitement clair ; la lune brille et les avions ronflent dans le ciel. *L'Albatros I* n'est pas encore vaincu ; (*avec certitude*) mais dès à présent il est condamné. **[Bruitage = les avions]**

(On entend ronfler le moteur d'un avion puis la rumeur du canon s'élève plus sonore et plus ample ; elle ne cessera plus...La lumière faiblit puis redevient plus intense. On entend la cloche au feu. Tous portent un masque devant le visage, sauf Emile. Emile traverse la scène sur sa bicyclette. Il chante, trébuche, tombe...et la chanson s'arrête. D'une voix étouffée, sa mère inquiète crie son prénom.)

Le rideau se ferme.

(Le rideau s'ouvre à nouveau. On entend les enfants accorder leurs instruments. C'est une cacophonie qui cherche à surpasser le bruit des avions et du canon .)

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS (*A sa table, écrivant et détachant les syllabes, il est obligé de crier*) : **Vendredi-Saint 6 avril.** Vers minuit...

L'HOMME AU BRASSARD (*descendant les marches et l'interrompant, en colère*) : Vers minuit, comme vous dites, les Boches ont arrosé d'obus le quartier de la gare. Une baraque a pris feu. Aussitôt l'alarme a été donnée ! Vous n'avez pas entendu la cloche-au-feu ? Les pompiers ont accouru, ils ont fait ce qu'ils ont pu...On manque de tout et on manque surtout d'eau pour éteindre les incendies...

LE MAIRE : Mais la cloche-au-feu c'est aussi le signal des gaz ! Alors quand les sirènes ont lancé les appels ; sans trop connaître la cause, on a tous porté la cagoule...

UN JOURNALISTE DU LION D'ARRAS (*A sa table, écrivant et détachant les syllabes*) : Au même instant, quelques obus asphyxiants sont tombés à l'extrémité de la ville, sur le quartier de Sainte Catherine... Et au moment où j'écris des avions évoluent toujours dans la nuit claire... Le bombardement allemand s'arrête mais la canonnade anglaise continue avec une fureur extraordinaire...

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS : Surtout au nord immédiat d'Arras.

LA MERE D'EMILE (*jetant rapidement un œil par le soupirail*) : Ce matin le temps était riant, ensoleillé, splendide, presque chaud... Mais maintenant, il se couvre peu à peu. C'est bien un temps de Vendredi Saint ; d'ici quelques minutes je ne donne pas chère de la pluie...assurément elle va commencer à tomber. (*On entend tomber la pluie*) **[Bruitage = la pluie]**

LE GENERAL : Ca ne va pas arranger nos affaires. A cause de la pluie, la canonnade va s'affaiblir une bonne partie de l'après-midi et même en début de soirée. Ca va rassurer les Allemands. Et les bombardements vont redoubler d'intensité sur Arras à coups de 210...

LA MERE D'EMILE : Ca va rassurer les Allemands ; mais ca ne va pas rassurer nos enfants ! (*Les enfants se rapprochent d'elle. Elle en prend un ou deux dans ses bras. Elle commence à chanter et les enfants l'accompagnent avec leurs instruments.*)

CHANSON : *Le p'tit Quinquin*

(*La rumeur du canon s'élève plus sonore et plus ample ; elle ne cessera plus...La lumière faiblit puis redevient plus intense. On entend aussi la pluie qui ne cesse pas.*) **[Bruitage = canon et pluie]**

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS (*A sa table, écrivant et détachant les syllabes*) : **Samedi-Saint 7 avril**. Les combats d'hier ont fait de nombreuses victimes.

LA MERE DE CONSTANCE : Quelle tristesse !

L'INFIRMIERE (*Avec tristesse*) : En effet et parmi elles on compte, M. Deriquen, un chef de gare militarisé à Arras, tué net.

Mr MATHON : Et M. Picart, le vendeur de journaux, un ancien agent de police, tué net, lui aussi ! Il avait pris au début de l'année la place d'un autre colporteur qui avait été tué d'une balle de mitrailleuse.

LE GENERAL (*s'adressant au rédacteur*) : Vous avez entendu cette nuit, ce sont des 77 qui sont tombés sur la ville ? Notre artillerie est demeurée très active. Notez-le dans votre journal ! Ca remontera le moral des pauvres civils...et de nos soldats aussi !

LE MAIRE : J'ai surtout entendu la pluie ! Les Allemands nous ont encore balancé des obus ; mais ce n'est pas le bombardement effroyable qu'on nous avait promis.

CONSTANCE (*regardant par le soupirail*) : Le temps n'est ni beau ni mauvais ; (*Faisant une moue interrogative*) Un peu de soleil ? (*se tournant vers les autres*) pas de pluie, ce matin. D'ailleurs vous

entendez ! La canonnade reprend vive et continue, sans interruption. Ils vont l'avoir « ce bombardement effroyable qu'on leur avait promis » !

(Encore trois prisonniers, ce soir-là, descendent dans les caves ; deux ont l'air plus mal en point)

LA MERE D'EMILE (*compatissante*) : Les pauvres ! Regardez-les ces deux-là en casque de tranchées ; et l'autre, là, tête nue... Ils sont si sales, si noirs, si lamentables... tous les trois moralement et physiquement épuisés. Il suffit de les regarder !

LE GENERAL (*Roulant les R et les yeux*) : Et nos soldats, vous ne croyez pas qu'ils sont eux aussi moralement et physiquement épuisés ? On ne les voit pas, mais on n'a pas de mal à les imaginer...

LA MERE D'EMILE : Bien sûr que je pense à eux et que je les imagine... (*d'une voix plus basse mais ferme ; regardant les 3 prisonniers*) Mais pour ceux-là, il n'y a pas besoin d'imaginer ! C'est tout vu !

UN SOLDAT (*avec un fort accent allemand*) : Nous avons été faits prisonniers dans notre tranchée ! Quand nous sommes passés dans la rue Saint-Aubert, quelqu'un nous a interpellés et nous a demandé en allemand si nous étions contents d'être parmi vous... (*Soulagé*) Nous avons répondu « ja, ja »

LES DEUX AUTRES PRISONNIERS (*répètent en chœur, sans équivoque*) : Ja, ja !

UN PRISONNIER ALLEMAND (*Il fait sauter Emile sur ses genoux*) : « Kaiser finished ! »

LE GENERAL : Eh bien moi je n'oublie que ce sont eux qui ont fiché dans les boyaux et leurs tranchées des piquets garnis de fil barbelé qui peuvent être dangereux pendant l'attaque... surtout pour les Ecossais... (*Il boit le verre qu'on lui sert... et se tait, plongé dans ses pensées*)

LA MERE D'EMILE (*persiste avec force*) : Tout vu !

LE SOLDAT ECLOPE : Vous avez raison, Madame Eugénie, les gars dans les tranchées, ils savent plus trop pourquoi ils sont là. Et en face, chez les Allemands, ben c'est pareil.

UN SOLDAT PRISONNIER (*Avec un fort accent*) : Des deux côtés, on est juste des pauvres gars qui obéissons aux ordres. Des deux côtés, la peur c'est la même.

LE SOLDAT ECLOPE : Des deux côtés, on est dans la boue, on a froid, on a faim, on a peur, et on voit les copains mourir, impuissants... Tout ça pour dire que nous, les Allemands, on finit par se dire qu'ils sont comme nous et qu'on est tous des hommes avant d'être des soldats.

LES DEUX AUTRES PRISONNIERS (*répètent en chœur, sans équivoque*) : Ja, ja !

UN PRISONNIER ALLEMAND (*Il fait sauter Emile sur ses genoux, dans un grand rire*) : « Ja, ja ! Kaiser finished ! »

(La rumeur du canon s'élève plus sonore et plus ample. La lumière faiblit puis elle redevient plus intense... On entend les enfants jouer de leurs instruments et chanter. Ils sont rejoints par les adultes A la fin de la chanson on voit chacun mettre sa cagoule...)

CHANSON° : *Frontières*, Yannick Noa (1 couplet + 1 refrain)

(Le chant se poursuivra...il sera juste « assourdi » ; pendant ce temps le REDACTEUR ET LE JOURNALISTE DU LION D'ARRAS poursuivent leur travail d'information.)

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS *(A sa table, écrivant et détachant les syllabes ; il crie presque au-dessus de la chanson) Dimanche de Pâques, 8 avril.* Canonnade monotone cette nuit ; nous avons eu l'alerte sans les gaz ; nous avons eu cette fois les gaz sans l'alerte...

LE JOURNALISTE DU LION D'ARRAS *(écrivain et détachant les syllabes ; lui aussi doit crier pour se faire entendre) :* Ce matin, reprise d'artillerie très sérieuse. De temps en temps, des obus allemands, shrapnells et percutants, qu'on distingue mal dans le bruit de nos pièces, éclatent pourtant.

(La lumière baisse peu à peu, c'est le soir)

LE GENERAL *(Sûr de lui roulant toujours les yeux et les R) :* L'attaque aura lieu demain ; les tanks traverseront Arras pendant la nuit ; l'artillerie couvrira le bruit de leur marche. La cavalerie est prête...elle attend l'heure du départ.

LE MAIRE D'ARRAS *(Contraint de forcer sa voix) :* Partout des écriteaux ou des inscriptions à la chaux s'étalent sur les façades des maisons inhabitées ; *(avec force)* pas un convoi, pas un homme ne doit s'attarder à demander sa route !

Mr MATHON *(écrivain, lui aussi crie pour se faire entendre) :* Après-midi très agitée en tirs anglais... *(pause)* bombardements et explosions en tous genres ! *(pause)*...L'auto-postale suspend son service... sine die. Ordre de la Place ! Trop dangereux ! *(Se relevant, surpris et heureux)*

LE GENERAL BOUGON *(Il s'est adouci. Dans un souffle, roulant toujours les yeux et les R) :* Vous n'entendez pas ? Le bruit du canon a cessé ! La soirée devient presque calme ; tout est prêt ; nos admirables soldats n'attendent plus que le coup de sifflet qui doit délivrer Arras.

(La lumière baisse peu à peu...La nuit passe ; le ciel s'est couvert ; il pleut à verse ; le vent se lève avant le jour.) [BRUITAGES = LA PLUIE ET LE VENT]

La chanson Frontières s'arrête

DIAPORAMA : de la nuit au jour (la bataille d'Arras)

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS *(A sa table, il se lève et s'apprête à lire l'article qu'il vient d'écrire, quand un enfant saisit le papier et se met à lire lyrique et théâtral...Le papier passera de main en main parmi les enfants. Le rédacteur tentera avec le journaliste de récupérer sa feuille mais jusqu'au bout les enfants réussiront à se la passer de main en main. La scène est très animée et se joue comme un jeu de cache-cache) Le Lundi 9 avril.* Vers la fin de la nuit...

ENFANT 1 *(facétieux) :* .Vers la fin de la nuit...la rumeur va crescendo. Le spectacle est inoubliable. *(Les enfants qui ne liront pas s'assoient et applaudissent. Ils jouent de leur instrument)*

ENFANT 02 (*sautillant et enjambant les obstacles*) : L'orient ne blanchit pas encore, mais, de tous côtés, aussi loin que porte la vue, la nuit s'éclaire d'innombrables feux qui, par milliers, à chaque minute, sortent des entrailles de la terre.

ENFANT 03 : Il en jaillit de partout, autour de nous, devant nous, derrière nous, dans un fracas qu'on ne conçoit pas sans l'entendre.

ENFANT 04 : Mais vers le front, au nord où la crête de Vimy domine la région, à l'est, au sud, c'est un incendie immense, démesuré, auprès duquel l'incendie d'Arras n'était rien.

ENFANT 05 : Les incendies de Troie, de Rome et de Moscou ne devaient être rien non plus.

ENFANT 06 (*Les enfants assis en tailleur font des bruitages, vent, grêle, pluie et avions*) : Peu à peu, au cours de la nuit, le ciel s'est couvert ; il pleut à verse ; le vent se lève avant le jour. Pourtant dans le tourbillon de vent, de grêle et de pluie, les avions ont pris leur vol ; malgré la tempête, par un effort continu, ils gardent la hauteur et, dans le ciel, assistent avant nous au lever de l'aurore. Avec elle, avec ses premières pâleurs, le bruit s'éteint...

(S'ensuit un long silence. Les jeux de lumières et les bruitages sont faits par les enfants)

CONSTANCE : Brusquement, l'effroyable vacarme, plus effroyable qu'il ne fut jamais, écrase la nuit ; (*jeu de lumières*) mais cette fois, des lueurs d'aube se mêlent aux lueurs de feu ; (*bruitage, les canons*) au nord comme au sud, des milliers de canons clament ensemble le cri de guerre ; (*Admiratif*) c'est le jour : c'est la bataille ! (*Cris des enfants, comme dans un combat*). Le signal est donné. Ecosais, Anglais, de toutes les parties de l'empire, (*avec insistance et admiration*) Canadiens, les braves soldats se ruent, à l'assaut...

(Le rideau se ferme. Emile traverse avec sa bicyclette. Il chante « La victoire en chantant ». Sa mère affolée crie son prénom.)

TABLEAU N°5, à l'auberge

Le rideau s'ouvre à nouveau sur la salle de l'auberge ; la mère de Constance écrit à son mari, soldat sur le front, une photo de lui, posée devant elle. On entend la voix off)

LA MERE DE CONSTANCE (*écrivant et fredonnant « Dis, quand reviendras-tu ? »*)

VOIX OFF : Vers 7 heures, le jour de la bataille, les premiers groupes de prisonniers arrivaient déjà ; tous dans un état lamentable, brisés de fatigue, pires que ceux qui avaient traversé la ville jusqu'à présent ; ils se laissaient conduire, hébétés. Pendant ce temps les 150 bombardaient la ville.

Il semblait qu'on les ramassait à la pelle. Certains, les prisonniers de la première ligne, ne sont pas seulement défaits, mais cadavériques ; des paquets de boue à peine vivants ; notre bonne et grasse argile d'Artois les a peinturlurés jusqu'aux cheveux.

Six Allemands arrivés sans escorte sur la Grand'Place et qui demandaient où aller ont échoué ici, à l'auberge. C'est l'infirmière qui cherche toujours un peu de lait pour reconforter les blessés soignés dans l'ancien collège Saint Joseph qui leur a donné un peu d'eau.

Certains ont dit être dans les tranchées depuis onze jours et, depuis cinq jours, sans ravitaillement !

A présent, le ciel s'entr'ouvre : il n'y a plus de pluie ; il y a même un peu de soleil même, mais c'est toujours le même vent...obsédant, monotone...

(Peu à peu, l'auberge s'anime...)

L'INFIRMIERE (*Elle arrive des coulisses*) : Mme Huret a été tuée tout à l'heure d'un éclat d'obus.

Mr MATHON (*Il arrive lui aussi par les coulisses*) : Les prisonniers continuent à affluer ; quelques-uns sont blessés...

LE MAIRE (*venant des coulisses, il est enthousiaste*) : St Laurent-Blangy est tombé entre nos mains ce matin vers 10 heures, après une résistance inouïe qui s'est prolongée de ruine en ruine et de cave en cave ; seuls quelques îlots résistent encore ; mais le village est dépassé ; avec lui, la première ligne de défense est percée...

LE GENERAL (*Avec admiration*) : Les Canadiens attaquent désormais la deuxième ligne !

(La mère de Constance poursuit toujours l'écriture de sa lettre. On voit les soldats prisonniers partager ce qu'ils ont avec les enfants, comme du chocolat et des cartes postales... On entend le galop des chevaux.)

EMILE (*se précipitant vers la porte.*) : Eh, les gars...(Il n'a pas le temps de poursuivre...Une bonne nouvelle ! C'est un soldat canadien faisant irruption dans l'auberge qui l'apporte) **[BRUITAGE = LE GALOP DES CHEVAUX]**

UN SOLDAT CANADIEN (*dans un délire de joie*) : « We have captured Vimy Ridge ! ».

LE MAIRE (*Toujours aussi admiratif*) : Vimy Ridge ! La fameuse crête de Vimy, attaquée ce matin par les Canadiens !

PLACER LE TRAVAIL DES COSMO

UN SOLDAT CANADIEN : « Good ! good ! » (*En réponse à une interpellation britannique = travail élève à effectuer*)

LE GENERAL BOUGON: La falaise de Vimy et le village organisé de St Laurent-Blangy constituaient les points les plus formidables du front d'attaque...

LE SOLDAT ECLOPE : (*Exalté*) : Bravo aux Canadiens ! Comme les nôtres...ce sont des braves qui ont mérité la reconnaissance de la nation.

(Le rideau se ferme)

LA VOIX OFF :

Ils avaient combattu dans une juste bataille. Ils avaient défendu les valeurs communes du patriotisme. Venu du Canada, venu du bout du monde, ils avaient laissé au pays des soleils, des vents, des montagnes enneigées, des blés d'or aux cheveux bords des filles...Issus de cette communauté d'hommes préparés à mourir, ils avaient consenti au sacrifice suprême. En ville, quelques maisons arboraient leur drapeau...

DIAPORAMA

CHANT : MON PAYS C'EST LE NORD

(Le rideau s'ouvre sur l'auberge. Pour la première fois depuis le début de la pièce la mère de Constance est seule. Elle lit une lettre. L'auberge est faiblement éclairée.)

VOIX OFF :

Ma chère petite femme,

Je t'envoie quelques lignes de la tranchée où nous sommes depuis dimanche soir. Nous avons de la boue jusqu'à la ceinture, et ce soir nous montons en première ligne. Je ne sais pas comment ça va se passer...Le Paul, le fils de Marianne, a été blessé hier mais ce n'est pas trop grave. Il aura la médaille parce qu'il a sauvé le lieutenant qui était mal en point après l'explosion d'un obus. Je donnerai cher pour être loin d'ici, pour être près de toi, de ma petite fille adorée et de vous tous. Adieu, et mille baisers.

(Elle parcourt des yeux les feuillets, les tourne et les retourne...puis elle poursuit)

PS : Le lieutenant est mort ce matin. Je t'en avais déjà parlé. C'était un homme du Sud, un homme instruit qui écrivait et dont les ancêtres étaient bergers de père en fils. Toute la tranchée... *(La voix de la jeune femme s'est faite de plus en plus faible jusqu'à devenir inaudible)*

(Le rideau se ferme)

TABLEAU N°6, dans la tranchée

(Le rideau s'ouvre sur la tranchée. On assiste aux honneurs rendus au lieutenant. Les soldats et 3 prêtres ramassent ses affaires, trouvent un texte qu'il était en train d'écrire)

UN SOLDAT 01 (*Désignant deux objets*) : Sa gamelle et sa gourde, il n'en aura plus besoin désormais...

UN SODAT 02 (*Ouvrant un carnet*) : Tiens, la dernière page qu'il voulait joindre au livre qu'il était en train d'écrire... un livre qu'il destinait à son petit Baptiste, pour qu'un jour il sache et pour qu'il ne refasse pas les erreurs de ses pères disait-il souvent. (*Il lit un extrait de La Boue, Maurice Genevoix*)

PLACER UN EXTRAIT DE LA BOUE, Maurice Genevoix

UN SOLDAT 03 (*saisissant un bâton*) : Sa canne de berger !

UN PRETRE 01 : Elle appartenait à son père qui l'avait lui-même reçue de son père. Des bergers des Pyrénées, des hommes attachés à la terre qui lui avaient enseigné les vraies richesses. Quand il a reçu son ordre de mobilisation en août 14, son père l'a appelé. Il lui a parlé longtemps et il lui a demandé de ne pas trahir les valeurs qu'il avait reçues en héritage.

UN PRETRE 02 : Sa canne de berger ! C'était à l'entendre SA vraie richesse ! Il en était fier et il voulait en être digne ! Toujours ! Il n'aura pas démérité pendant ces 3 années de guerre !

UN SOLDAT 04 : Il ne l'aura pas abandonnée sa canne ! Combien de fois l'ai-je vu arpenter les boyaux de nos tranchées, sa canne à la main, malgré la boue, pour aller reconforter un jeune recrue, prendre des nouvelles d'un homme fatigué ou légèrement commotionné, être auprès de ses hommes tout simplement.

UN PRETRE 03 : Mets-la précieusement à l'abri. Elle revient désormais à son fils...son petit Baptiste dont il nous parlait si souvent et à qui il écrivait presque chaque jour !

UN SOLDAT 05 (*Ouvrant un petit tiroir, il en sort un portefeuille dans lequel se trouve 2 photos et une fleur séchée*) : Les photos de sa femme et du petit Baptiste. Il ne manquait jamais de les regarder chaque soir... (*Se tournant vers l'un des prêtres*) Et cette fleur séchée ? C'est pas une fleur de par ici...Pour sûr !

UN PRETRE 01 : Oh ! Cette fleur... il y tenait comme à la prunelle de ses yeux ! Elle dégage une odeur épicée et chaude qui lui rappelait les odeurs de son enfance, le sucre candi et le café.

UN PRETRE 02 : Et elle pouvait en soigner des blessures ! C'est avec son grand-père, un berger des Pyrénées, qu'il en avait appris toutes les vertus pendant les transhumances...D'ailleurs, ils s'en souviennent encore dans la tranchée en face.

PRETRE 03 : C'était le soir de Noël, la première année de la guerre. Il n'avait écouté que son courage ! Un de leurs lieutenants blessé à la face et au ventre n'en pouvait plus de souffrir. Il gisait seul dans le no man's land...Ses plaintes emplissaient l'air ! Ils étaient tous là... impuissants à le soulager....et nous, de notre côté...c'était pareil. On ne pouvait rien faire !

PRETRE 01 : Notre lieutenant, lui, n'a écouté que ce que lui commandait sa bonté d'homme. Il a sauté par-dessus le parapet. Il s'est approché du soldat allemand qui mourait...seul...et dans de terribles souffrances. Il a laissé couler les huiles bénéfiques qui se dégagent de la fleur. Et puis il a attendu toute la nuit, à ses côtés, en lui tenant la main.

PRETRE 02 : Le soigner, le guérir, sa fleur, elle ne le pouvait pas... Mais, l'apaiser, oui... Et c'est ce qu'elle fit...

PRETRE 03 : Au matin, il était mort. Ses camarades sont venus le chercher. Ils l'ont déposé sur une civière et puis ils l'ont emporté. Et notre lieutenant a regagné sa tranchée.

PRETRE 01 : C'est parce qu'elle ne fane jamais que cette petite fleur jaune répond au joli nom de l'immortelle. C'est une fleur qui se mérite, tu sais. Tu ne pourras pas la cueillir comme ça, à l'envie ! Il te faudra gravir la montagne pour la posséder, passer les pics et traverser les ronces ! Alors seulement, il y aura la lumière !

(Les soldats portent en terre leur camarade ; tous entourent une civière sur laquelle on a posé l'uniforme bleu du soldat ; les prêtres entonnent L'immortela Nadau. Pour symboliser le chant repris par la tranchée d'en face amener le public présent dans la salle à chanter)

PRETRE 02 : Quand elle apprendra la nouvelle sa femme saura que son mari est mort en héros et qu'il est retourné à la terre, honoré par ses hommes et par les hommes de la tranchée adverse.

PRETRE 03 : Alors, elle pourra mettre des cierges allumés aux quatre coins de la table. Puis devant le petit Baptiste, raide dans son costume du dimanche, devant tous les habitants du plateau réunis, sa vieille mère prendra une poignée de sel dans la poche de son tablier. Elle la posera au milieu de la table et elle dira : « Nous veillons le corps absent de Pierre mort à la guerre. Il était le sel de la terre. »

PRETRE 01 : A la veillée du corps absent, devant l'assemblée agenouillée le curé dira la prière pour les morts...parce qu'il était le sel de la terre. *(Les prêtres font le signe de la croix)*

(Le rideau se ferme puis il s'ouvre à nouveau sur la tranchée. Le soldat semble dormir. Une harpiste est présente sur la scène.)

CHANT : HEUREUX QUI COMME ULYSSE

TABLEAU N°7, dans les ruines devant le rideau d'étoiles

(On retrouve les enfants et les adultes dans les ruines, devant le rideau d'étoiles ; un à un les adultes vont quitter la scène.)

LA MERE D'EMILE et LA MERE DE CONSTANCE : Allons les enfants, l'horizon s'est éclairci...

LE GENERAL : Sous le soleil, les tranchées d'argile claire luisent dans l'herbe sombre...

JULES MATHON : La fumée s'est dissipée ; de ci de là éclatent de misérables shrapnells qui semblent des poignées de sable impuissantes, lancées par un gamin rageur.

L'HOMME AU BRASSARD : Le soir, on se retrouve, on s'aborde ...

LE SOLDAT ECLOPE : Une joie immense gonfle tous les cœurs...

L'INFIRMIERE : Notre pauvre Arras va enfin connaître des jours meilleurs !

LE REDACTEUR ET LE JOURNALISTE : Après trente mois et trois jours de bataille à nos portes, voici que la guerre s'éloigne.

LE MAIRE : Arras n'est plus au front ; Arras est déjà presque l'arrière.

(Le 2 vieillards et l'accordéoniste s'éloignent puis quittent la scène eux-aussi.)

ENFANT 1 (*Etonné, les yeux grands ouverts*) : Les voilà qu'ils nous parlent de la paix maintenant !

ENFANT 2 (*incrédule*) : Après nous avoir servi la guerre, ils vont nous servir la paix !

ENFANT 3 (*en colère*) : Guerre ou paix, c'est pareil maintenant ! Y a pas que les fusils qui déchirent les cœurs. Il y aura toujours désormais la peine et la douleur d'avoir vu mourir nos pères, nos frères, nos cousins, nos oncles...Ca c'est ineffaçable !

ENFANT 4 : Le monsieur du magasin de jouets aussi, il est mort à la guerre.

ENFANT 5 : Le boulanger de la rue de l'Hermitte et puis le pharmacien, aussi.

CONSTANCE : Arrêtez ! Faut oublier notre peine et notre chagrin. On s'était juré de l'oublier cette guerre, de ne plus y penser ! D'être plus fort qu'elle ! Vous n'avez pas oublié quand même ! Quand il est parti à la guerre notre instituteur avait affiché sur le mur de la classe une phrase de Jean Jaurès. Vous n'avez pas oublié !

ENFANT 6 : Oui ! Je ne l'ai pas oubliée cette phrase ! Elle disait que si « L'histoire enseigne aux hommes...

ENFANT 7 : la difficulté des grandes tâches...

ENFANT 8 : et la lenteur des accomplissements...

ENFANT 9 : elle justifie l'invincible espoir...»

CONSTANCE (*admirative et émue*) : Vous ne l'avez pas oubliée ! « L'invincible espoir »...c'est ce qu'il nous faut conserver pour aller au bout de cette guerre et la gagner.

ENFANT 10 : Le meilleur moyen de l'attendre la fin de cette guerre, c'est d'afficher notre espoir sur les murs et d'y célébrer les noms de ceux qu'on aime !

CONSTANCE : Suivez-moi ! J'ai une idée !

ENFANT 11 (*dans un souffle*) : Sur les murs !!!

ENFANT 12 : Ce qu'il en reste, tu veux dire ! Tu as vu l'état des ruines ?

EMILE (*Il enjambe sa bicyclette et tente de les suivre*) : Eh, les gars, attendez-moi !

(*Tout en dessinant sur les murs des ruines, les enfants se mettent à chanter **On écrit sur les murs***)

CHANT : *On écrit sur les murs*

(*A la fin de la chanson une alarme se fait entendre, stridente et prolongée. Elle se prolongera durant le dialogue qui suit. Elle sera interrompue par le début de la parade de cirque*)

CONSTANCE : Vous entendez ?

ENFANT 1 : Oui ! L'arrivée des avions ennemis est proche ! **[BRUITAGES = moteur des avions]**

ENFANT 2 (*en riant*) : Quand on ne l'entendra plus, on pourra dire « BON VENT » !

ENFANT 3 : En attendant, nous devons nous cacher, nous protéger ... Et surtout... NE PAS ETRE REPERE !!! (*Il s'enfuit en criant*) Allons vite nous cacher dans les ruines ! Là, au moins, il n'y a plus rien à détruire ! Ils ne vont quand même pas bombarder des murs à terre ! On n'attaque pas un homme à terre ! On n'attaque pas des pierres à terre ! Logique, non ? (*Tous le suivent*)

EMILE (*Abandonne sa bicyclette et entre dans les ruines du beffroi, les mains croisées sur la poitrine. Il étonne tous les enfants autour de lui qui, passé l'effet de surprise, se mettent à l'applaudir.*)

Lyrique. Quand il a explosé dans une nuée de pierres enflammées, comme un soleil miniature, ce fut tragique ! (Les enfants restent bouche bée)

Cavalier. Les pierres de ses puissants murs ont toutes été précipitées au sol.

Emphatique. Alors, j'ai décidé de les redresser et j'ai construit une petite maison, comme celle qui abritait les poupées de ma chère cousine, quand les étoiles sont tombées à côté de la maison. (*Constance applaudit la première. Les applaudissements ensuite s'enchaînent*)

Prévenant. Elle avait été déçue de les perdre, ses fidèles poupées, ma chère cousine, pendant ce bombardement mémorable.

Descriptif. Maintenant ma petite maison ressemble à la caverne d'Ali-Baba ! J'y ai accroché des rideaux que j'ai trouvés dans les maisons abandonnées de la Grand Place et puis j'y ai dressé un petit théâtre !

Enfin parodiant le Général en un éclat de rire, *(roulant les yeux et les R)*. Vous êtes invités à entrer dans le théâtre d'Emile. *(Sur un jeu d'ombres chinoises)* Voyez les rayons du soleil couper les nuages de cendre. Voyez ces ombres chinoises courir à nos côtés. Sentez sous votre peau, les rayons du soleil réchauffer votre cœur ! Entendez les grondements d'avion rire tout en s'éloignant. Regardez dans les brèches des ruines les oiseaux s'envoler. Ne les voyez-vous pas s'accrocher, minuscules papillons, aux pans des murs encore debout ? Tout est en place ! La parade de cirque peut maintenant commencer !

(Le rideau se ferme à la fin de la parade de cirque. Puis il s'ouvre à nouveau sur le tableau final)

TABLEAU N°8, tableau final

(Les enfants entrent en scène nation par nation, un drapeau à la main. Ils se mettent en place pour le medley final.)

{LES SOLDATS : La France avait livré ses fils à la bêtise humaine...

LES 3 PRETRES : Elle lui avait livré la jeunesse de ces pays lointains, de ces pays amis...}

{ENFANT 1 : Ce que ces hommes de France et ceux venus d'ailleurs ont vécu, ça méritera mieux que des cocoricos,

ENFANT 2 : des médailles et des monuments. }

{ENFANT 3 : Oui... mieux...Il faudra que personne ne les oublie.

ENFANT 4 : Jamais ! }

{ENFANT 5 : Il faudra toujours se souvenir que c'était des hommes qui avaient une vie, des rêves, et des espoirs,

ENFANT 6 : qu'ils aimaient rire et chanter.}

{ENFANT 7 : Ils étaient tellement jeunes !

ENFANT 8 : Ils avaient tellement de belles choses à vivre !}

{ENFANT 9 : Ce ne seront pas juste des noms qu'on gardera gravés en lettres d'or dans la pierre froide des monuments.

ENFANT 10 : Ce ne seront pas seulement des hymnes que l'on chantera au cours des commémorations.}

{ENFANT 11 : Ils avaient dix-sept, vingt-cinq ou trente ans.

ENFANT 12 : Ils se prénommaient Gaston, Louis, René}

{CONSTANCE : John, Harry, Gunter,

EMILE : Hans ou Peter.}

{MERE DE CONSTANCE : Ils étaient paysans, boulangers, colporteurs,

L'INFIRMIERE : bourgeois ou ouvriers,

MERE D'EMILE : artistes poètes, peintre ou musiciens. }

{SOLDAT ECLOPE : Un jour ils devinrent artilleurs,

L'HOMME AU BRASSARD : fantassins, brancardiers...}

{LE GENERAL : Ils étaient de France, d'Angleterre et d'Allemagne...

LE MAIRE : D'autres venaient de loin, d'au-delà les océans, de l'Australie, de l'Inde, du Canada...}

{JULES MATHON : Ils durent quitter leurs parents, leurs femmes et leurs enfants}

LE REDACTEUR DU LION D'ARRAS : pour revêtir l'uniforme mal coupé,

LE JOURNALISTE : et puis chausser les godillots cloutés...}

{SOLDATS et PRETRES : Alors, par fidélité à leur Mémoire et pour ne pas les oublier...}

VOIX OFF : *Vous qui passez en pèlerins près de leurs tombes,*

Gravissant leur calvaire et ses sanglants chemins,

Ecoutez la clameur qui sort des hécatombes :

« Peuples, soyez unis ; Hommes, soyez humains ! »

CHANSONS : LES HYMNES NATIONAUX + L'HYMNE EUROPEEN (*Le vent de l'espoir*) + QUAND LES
HOMMES VIVRONT D'AMOUR